

## Questions de communication

20 (2011) Évoquer la mort

Tanguy Wuillème

### Günther ANDERS, L'obsolescence de l'homme. Tome 2. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle

Trad. de l'allemand par Christophe David, Paris, Fario, coll. Ivrea, 2011, 428 p.

#### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

#### Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Günther ANDERS, L'obsolescence de l'homme. Tome 2. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle », Questions de communication [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 29 avril 2014. URL: http://questionsdecommunication.revues.org/2213

Éditeur : Presses universitaires de Nancy http://questionsdecommunication.revues.org http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur : http://questionsdecommunication.revues.org/2213

Document généré automatiquement le 29 avril 2014. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition

Cet article a été téléchargé sur le portail Cairn (http://www.cairn.info).



Distribution électronique Cairn pour Presses universitaires de Nancy et pour Revues.org (Centre pour l'édition électronique ouverte)

Tous droits réservés

#### Tanguy Wuillème

# Günther ANDERS, L'obsolescence de l'homme. Tome 2. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle

Trad. de l'allemand par Christophe David, Paris, Fario, coll. Ivrea, 2011, 428 p.

Pagination de l'édition papier : p. 417-420

- Peu de livres dont l'ambition est de saisir le sens de leur époque accèdent à la postérité. Le temps contredit aisément leurs hypothèses. Le ridicule peut même les tuer si, comme les ouvrages de Günther Anders (1902-1992), ils ne connaissent qu'une traduction plus que posthume. Pourtant, voilà le second tome de son ouvrage magistral (le premier, *Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle, 1956*, avait été publié aux éditions de l'Encyclopédie des nuisances en 2002, 361 p.) qui recèle véritablement à chaque page une idée nous concernant. Lui qui n'a connu ni la révolution de l'internet et des réseaux ni celle du téléphone portable... aide à reprendre l'approche critique des ruptures techniques qui ont scandé l'époque contemporaine. Paru en 1980, ce livre resurgit non pas pour nous inquiéter à nouveau les actualités de la catastrophe de Fukushima ou de la guerre interminable en Afghanistan le font assez mais pour saisir ce qui a été radicalement modifié dans la condition humaine. À savoir que celle-ci est désormais affectée d'un important coefficient d'obsolescence et se voit livrée dans une large mesure à ses moyens et produits techniques.
- À première vue, ces deux idées semblent fausses. Les sociétés occidentales sont caractérisées par un allongement de la durée de vie et se complaisent dans un progrès qu'elles estiment essentiellement technique (en matière médicale, communicationnelle, des transports...). Pourquoi se plaindre? La technophilie, surtout dans les sciences, semblent persuadée que tout problème comporte toujours sa solution. Si absurde et aveugle que soit cet argument, il ne s'agit même plus de cela pour Günther Anders mais de ce que l'irréversible a déjà eu lieu.
- Si celui-ci rime pour lui avec l'entrée dans l'ère des armes et de l'énergie nucléaire, l'auteur est également préoccupé par les relations plus globales que nous entretenons avec les moyens, les machines, les produits qui modifient en retour le rapport que nous entretenons aux autres et à nous-mêmes. La spécificité de la situation présente serait son opacité foncière et l'absence de conscience des individus concernant la technique à laquelle ils sont livrés. Pas de responsable assignable mais ce qu'il appelle un « agnosticisme social » (p. 195) où personne ne reconnaît le rôle qu'il joue dans le tout social : le dominant ne reconnaît pas dans le dominé celui qu'il domine et vice versa, puis le dominé ne reconnaît pas en lui-même le dominé, de même pour le dominant. Cet effacement fait que l'homme n'expérimente pas véritablement le monde environnant, que la technique travaille elle-même à effacer sa prédominance.
- Le mot « technique » a besoin d'être expliqué : il se présente chez Günther Anders comme un Sujet, devenu celui de l'Histoire, qui a détrôné la puissance humaine. La technique se confond avec l'Histoire et fait que les individus vivent uniquement dans la coprésence de leurs appareils de toute sorte dont ils ne peuvent plus se passer. Cette mutation s'est faite si prestement en un siècle et simultanément si progressivement, qu'elle est ignorée des individus. Si le monde est dorénavant livré à domicile (eau, gaz et internet à tous les étages), si la surabondance de produits occulte les capacités d'imagination, l'individu à son tour est entièrement livré à ses machines et produits.
- Dans ses ouvrages précédents, Günther Anders avait analysé la teneur des diverses révolutions industrielles : la première (milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) résidait dans la production rendue mécanique des machines, le moment où l'homme lui-même avait répété les gestes conformes au principe

de la machine. Le second temps correspondait à ce moment où les machines elles-mêmes ont fabriqué d'autres machines, l'homme se trouvant au début et à la fin de cette chaîne de production (comme ingénieur-contremaître et consommateur), tous devenant cependant des moyens pour d'autres moyens. Ce qu'il nomme la troisième révolution industrielle apparaît plus subtil encore, elle advient lorsque l'on considère ce qui est possible comme absolument obligatoire, ce qui peut être fait comme devant absolument être fait. Les possibilités techniques ont toutes sans exception une valeur obligeante, ce qui peut être fait doit être fait, devient légitime. Comme exemples, outre la bombe atomique, il donne déjà, à l'époque, l'insémination artificielle, le clonage, bref les manipulations biologiques et génétiques en tous genres. Ce qui est faisable est obligatoire et rien ne pourra être empêché. Homo creator est donc capable de produire des produits quasi naturels, en réalité artificiels, mais qui prennent les allures d'une « seconde nature », des processus et des éléments naturels qui n'existeraient pas si nous ne les avions pas créés. Ainsi tout devient matière première manipulable, l'espèce humaine elle-même peut être pensée comme un moyen pour d'autres raisons politiques, économiques, techniques, ou actuellement thérapeutiques. L'adage kantien est dépassé, l'homme et le monde peuvent être considérés comme des mines à exploiter. Günter Anders formule un autre impératif catégorique : « Agis de telle facon que la maxime de ton action puisse être celle de l'appareil dont tu es ou vas être une pièce » (p. 287).

- L'idéal utilitaire se généralise. Tout acte, tout objet devient un moyen, n'a de valeur que s'il est bon à quelque chose, ce qui élimine toute idée de gratuité. Cette idée d'obsolescence de l'homme est bien parallèle à celle de ses produits. Ils ont tous les traits de la liquéfaction, n'ont même plus la consistance d'objet, devenus trop fragiles, on leur a par avance programmé leur détérioration et leur mort et nous les consommons en tant que tels, comme des choses éphémères, jetables. Nous sommes devenus dédaigneux avec nos objets. Günther Anders propose des analyses à contre-courant sur la psychologie propriétaire de l'homme moderne : nos propriétés n'en sont pas, tout est voué à une vie transitoire autour de nous, le changement est constant car nos produits ne durent plus. Le capitalisme ne cherche pas à nous rendre propriétaires mais à faire que tout soit consommé comme un produit alimentaire. L'unique durabilité visée serait celle de la guerre (écoulement des armements), de l'immobilier (on a l'architecture comme destin, bien que la fiscalité facilite aussi la liquidation et le *turn over*) et bien sûr du consommateur.
- Ce processus de production-destruction nous rend passifs en même temps qu'actifs, tiraillés que nous sommes entre le fétichisme des objets (« l'auraisation » que nous leur apportons, Günther Anders poursuit ici les analyses de son neveu Walter Benjamin) et la simple déglutition de ce qui a été déjà pré-mâché, pré-organisé. Cette « médialité » de l'individu moderne, pris entre activité et passivité, se constate dans la consommation des produits mais également des médias. Après son voyage au Japon, il étudie la vague des jeux, constatant que les forces émotionnelles s'adressent dorénavant à nos appareils, que ceux-ci sont un exutoire de frustrations où l'on peut se venger de ce que d'autres machines font de nous. Même chose pour le bricolage et le jardinage, ils valorisent l'utilisation de machines pour contrecarrer la puissance aliénante de celles de l'usine ou du bureau.
- Toujours dans le sillage d'Heidegger puis de l'école de Francfort, il articule une critique sévère et fine des médias. D'abord de ceux de la publicité, qui est vocifération de la réclame, qui interrompt notre vie, invite à être sans pitié, à détruire les produits de consommation. Ce sont des commandements qui prostituent le monde, le rendent entièrement achetable. Il a des mots très durs contre l'offre faite de consommer des produits sans besoin, « cette industrie, qui doit faire coïncider la faim qu'ont les marchandises d'être consommées et la faim que nous avons d'elles s'appelle la publicité » (p. 16). Entreprise au service du principal souci du capitalisme (consommez !), qui cherche toujours des raisons d'être à des produits, la publicité ne cesse de faire de la publicité pour elle-même. Ce racolage permanent rétroagit sur les êtres alentours, exhibitionnisme, affirmation de soi, étalage des êtres constitue une agression certes non violente mais qui brouille les frontières entre l'intérieur et l'extérieur.
- Günter Anders montre l'inanité de la différence public/privé à l'ère des médias : pour exemple le *juke box* dans les bars américains, la laisse acoustique de la radio, les bruits extérieurs

pénètrent plus que jamais au cœur du chez soi, une sorte de servitude volontaire s'est installée où nous acceptons d'être livrés au monde. Il juge « totalitaire » cette immixtion des médias dans les vies, abolissant ce « discretum », cette réserve insulaire que forme l'individuation, grande conquête de la modernité. La perte de la « transcendance intérieure » fait que la mouchardisation de la société va se faire de plus en plus prégnante, le totalitarisme, même jugé doux, est bien un fait technique et non politique. La technique tend à vouloir être plus grande qu'elle-même, à faire de l'homme un rouage de son fonctionnement et si rarement un grain de sable. D'où le succès d'un vocable comme celui de « service », d'une économie de services où chaque être se met non pas au service des autres mais des produits qu'il faut vendre et consommer (la figure du commercial, du consultant).

La liberté de choix que croit détenir l'individu devient ainsi une illusion, opinions et images sont formées par d'autres, nos produits sont idéologiques et n'ont rien à voir avec une théorie élaborée ou systématique. La formule même de la « fin des idéologies » est une idéologie qui vise à dissimuler le fonctionnement interne de la troisième révolution industrielle. Ainsi l'époque peut-elle se caractériser comme celle d'une accalmie ou d'une transition ordonnée. Günter Anders montre comment l'on est passé de l'âge des foules (ensemble agissant et visible) à l'ère des masses jamais saisissables, faites d'individus atomisés. Les dernières révolutions démocratiques du monde arabe prouveraient le contraire et l'usage des technologies de l'information apporterait un démenti à ce pessimisme technophobique. Mais il se pourrait que le pouvoir s'adapte davantage encore à cet investissement « démocratique » des médias de masse, continuant à mêler des individus à des politiques sur lesquelles ils sont sans pouvoir de décision. Cela entretiendrait la « shizotopie » actuelle, la double existence spatiale des individus (sur écran et dans le réel) ainsi que l'impression d'être hors de l'Histoire. Ce sont là les aspects les plus intéressants de l'œuvre de Günther Anders qui tente de penser le sens de cette modernité confrontée à son devenir technique. Sont falsificateurs, selon lui, tous ces vendeurs de « sens », de profondeur de la vie, cette psychologie au rabais qui s'étale dans la philosophie, la religion, le journalisme. Tout-être-orienté-vers-un-sens ne saurait être légitime, cette tolérance des valeurs existentielles fait l'économie de la question de la vérité ou de la fausseté de ce qui est cru. Ses analyses sur le travail montrent que celui-ci ne saurait être une valeur en soi, tout comme son contraire le hobby. Pourtant, partisan d'un plaisir pris au travail, « la joie que donne le travail ne se limite pas à la joie que ressent celui qui fabrique lorsqu'il voit son produit prendre forme. Elle consiste aussi et surtout dans l'investissement de forces, dans le fait que celui qui fabrique se réalise dans son activité » (p. 75), Günther Anders note que cet aspect positif du travail disparaît. L'individu n'a plus la vision de ce qu'il produit, en ignore les conséquences (morales), l'économie immatérielle favorisant l'indifférence, il ne reste plus que le profit comme objectif. Même constat s'appliquant au succès du divertissement ou du sport : ils sont là pour rendre supportable l'avènement du non-travail, pour nous réconcilier avec une action unifiée, des moments agoniques (la voluptas concurrendi de la télé-réalité), ils sont la « concurrence du peuple ». Le ressentiment éprouvé au travail doit pouvoir exercer son énergie sur de faux objets.

Il faut également porter une attention aux notes de bas de page de l'ouvrage pour voir comment une discussion est entretenue avec l'œuvre magistrale d'Ernst Bloch (« l'espérant professionnel ») et de son « Principe Espérance ». Celui-ci n'est plus d'actualité, l'homme ne pouvant plus résister à la bête industrielle (nucléaire, génétique, ludique...) qui s'avère omnivore, sans tabou et insensiblement envahissante. L'auteur s'inclut dans le lot des mis au pas d'un monde conformiste, infantilisé par l'immense monologue collectif des voix médiatiques, par l'univers « sirénique » de la publicité. Sa tentative de rendre un peu plus contemporains des changements incessants engagés depuis un siècle lui apparaît dérisoire. Contrairement à l'ange de Paul Klee, dont Walter Benjamin a fait une figure symbolique, il se pourrait que l'humanité regarde aussi peu vers le passé que vers l'avenir et que, pendant le passage de la tempête, elle garde ses yeux fermés. L'Histoire devient une succession sans observateur, aux souhaits eux-mêmes suggérés par l'industrie culturelle. L'absurdité du monde est une évidence mais aussi sa misère, l'essentiel est de ne pas la falsifier sous des dehors enjoués et optimistes moins encore de sombrer dans la mélancolie. Répondant à une

10

11

12

interview de Mathias Greffrath en 1977, Günther Anders affirmait que « la tâche morale la plus importante aujourd'hui consiste à faire comprendre aux hommes qu'ils doivent s'inquiéter et qu'ils doivent ouvertement proclamer leur peur légitime » (Et si je suis désespéré que voulezvous que j'y fasse?, Paris, Allia, 2001, p. 93).

#### Référence(s):

Günther ANDERS, *L'obsolescence de l'homme. Tome 2. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle.* Trad. de l'allemand par Christophe David, Paris, Fario, coll. Ivrea, 2011, 428 p.

#### Pour citer cet article

#### Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Günther ANDERS, *L'obsolescence de l'homme. Tome 2. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle* », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 29 avril 2014. URL: http://questionsdecommunication.revues.org/2213

#### Référence papier

Tanguy Wuillème, « Günther ANDERS, L'obsolescence de l'homme. Tome 2. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle », Questions de communication, 20 | 2011, 417-420.

#### À propos de l'auteur

#### Tanguy Wuillème

CREM, université Nancy 2 tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr

#### Droits d'auteur

Tous droits réservés